



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

LE MINARET.

Le *Minaret* est le nom charmant d'un charmant magasin, renfermant des choses charmantes et vraiment dignes d'attirer foule de monde et d'admiration. Au *Minaret*, vous trouvez d'abord tout ce que l'on trouve partout, puis des gazes et des dessins qui ne se trouvent nulle part, puis de ces choses qui plaisent et conviennent à tous, et dont nous donnons ici quelque analyse.

— *Satins de laine brochés*, fleurdelisés à dessins étrusques, grecs et d'une finesse et d'un brillant délicieux.

— *Draps de Perse*, tissus en cachemire simple et élégant par ses dessins, composés de bouquets roses, blancs ou ponceau, sur fond nègre, ramona, marron et destinés aux toilettes négligées.

— *Satin lave*, teinte incertaine, simple et distinguée.

— *Le velours à mille raies*, genre de velours épinglé, mais plus souple et plus brillant; charmant pour toilette de soirée.

— *Les crêpes mandarins*, tissu léger, diaphane, brillant, remplissant toutes les conditions requises pour former les plus élégantes robes de bal.

— *Les levantines rayées*, étoffes charmantes, convenables à toutes les toilettes, souples, riches et coquettes tout à la fois.

— Des satins unis, de la plus grande beauté, parfaitement en harmonie avec la mode du jour, par l'épaisseur et la richesse de leur tissu.

— Des mérinos imprimés dans les dessins les plus nouveaux, des toiles de laine, des Stoffes unis ou façonnés, et toutes les étoffes de la saison, complètent la collection des nombreux articles qui appartiennent au magasin du *Minaret*, boulevard Poissonnière, n^o 11.

L'OUBLIEUX.

Il n'est point ici question de cet être odieux qui oublie bienfaits ou sermens, ingrat, infidèle ou traître ; nous ne parlons pas aujourd'hui le français du jour, nous parlons moyen-âge ; c'est le marchand d'oublies que nous voulons dire, et comment d'oublies on a fait *plaisirs* à Paris, et comment dans nos provinces on appelle *oublies* les *plaisirs* de Paris.

Ermeline de Vallauris, veuve à vingt ans d'un noble chevalier provençal tué dans un tournoi à la cour de Charles V, prit le parti de rouvrir au monde les portes, fermées jusqu'alors, de son hôtel de la rue des Deux-Hermites, petiteruelle ignoble et fétide aujourd'hui, ayant pour limite la funèbre rue des Marmousets et la rue Cocatrix, burlesque par le nom que lui donna Geoffroy Cocatrix, échanson de Philippe-le-Bel. Cette rue des Deux-Hermites, sale et toute tendue aujourd'hui de haillons qui pendent aux arceaux des fenêtres, était, il y a quinze cents ans, sans doute, quelque petit bosquet ombreux, frais, où vivaient deux anachorètes, et il y a quatre siècles que c'était le quartier distingué qu'habitait l'élégante dame de Vallauris.

C'était un bon et beau parti que cette veuve, et bien des mains suppliantes se tendaient vers elle ; mais de tous les candidats aucun n'était préféré ; aucun ? deux, veux-je dire ; ce n'était aucun en effet. Elle avait bien pris le parti d'être l'épouse d'un des deux amans, mais comment choisir ? Il lui semblait qu'elle ne donnerait à celui qu'elle élirait que la moitié de son cœur, et, honnête femme, elle ne comprenait pas la possibilité d'un tel pacte. Il fallait qu'elle fût toute à l'un ou toute à l'autre, et c'est ce que, chacun de son côté, ici Géraud, là Adhémar, les poursuivans, entendaient bien aussi. « Si je les conservais comme amis, se disait-elle quelquefois, ce serait une vie bien belle ! Mais tout-à-coup elle songeait à ses vingt-deux ans, à la diffi-

culté de l'amitié qu'elle rêvait, et elle retombait dans ses perplexités.

Et puis voudraient-ils rester amis toujours et ne former ainsi qu'un seul ami pour elle ? Jusqu'alors elle avait eu l'art, composé d'esprit et de bonté, de les tenir dans une liaison sincère malgré leur rivalité. Leur petite réunion formait de charmantes soirées ; tantôt sire Géraud lisait quelque roman de la table-ronde ou des douze pairs de France, tantôt sire Adhémar chantait un lai nouveau, ou bien Ermeline discutait entre quelques airs de mandore un récent arrêt de la cour d'amour.

Certes, la cour d'amour eût été bien nécessaire pour trancher la question qui devenait de jour en jour plus difficile entre la dame de Vallauris et les deux prétendans. Pendant un mois elle mit sur son front, en prononçant les noms des trois rois, des feuilles de laurier, dans l'espérance de voir en songe celui qu'elle devait épouser ; elle ne passait pas un jour sans jeter derrière elle une pelure de pommes afin de voir quelle lettre, du G ou de l'A, ses enlacements formeraient, et toujours ses tentatives pour faire parler le sort ou les rêves furent vaines ; elle eut recours aux neuvaines, aux devineresses, aux enchantemens, rien n'y fit. Dans les épreuves qu'elle imposa aux deux chevaliers, ils eurent invariablement un succès égal. Elle s'en désespérait ; les poursuivans s'en voulaient l'un contre l'autre.

Et un soir qu'Ermeline était pensive, étendue dans un de ces fauteuils à haut dossier et à crépines d'or que nous avons ressuscités, elle fut interrompue dans ses rêveries par un mouvement brusque de la portière qui lui faisait face ; elle venait d'être écartée avec violence. « Qui donc ose me troubler aussi brutalement ? » allait-elle s'écrier, quand elle vit paraître devant elle Adhémar et Géraud.

« Madame, lui dirent-ils, le supplice de notre incertitude est désormais intolérable ; il faut que le bonheur ou le malheur se décide pour l'un de nous ; nous

avons donc résolu que demain matin nous combattrons en champ clos, et le combat, combat à outrance et à mort, doit désigner l'époux bienheureux de dame Ermeline de Vallauris. »

Ermeline qui, plongée dans la chaise à bras, rêvait bien d'amour, mais indolemment et en se berçant dans l'attente d'une soirée de musique, de chant et de doux entretien, Ermeline fut saisie, réveillée en sursaut. Un combat à outrance pour elle ! un combat qui devait causer la mort à la moitié de son amour ! cette résolution la fit pâlir ! il fallait qu'à tout prix elle en empêchât l'accomplissement par une décision.

« Je m'y oppose, répondit-elle d'une voix émue, mais je sens cependant que je dois prononcer entre vous ; que faire ? j'ai consulté toutes les voies du sort. Eh ! non pas, ce missel que vient de me rapporter l'enlumineur ; ce sont des pages consacrées : que chacun de vous l'ouvre, et la lettre la plus voisine de l'A désignera l'époux que je dois prendre.

— Et l'autre en mourra, madame, répondirent-ils ; mais soit, votre parole est un ordre. »

Adhémar mit donc un genou en terre, baisa le livre, l'ouvrit ; c'était un A ; il se croyait sauvé, bienheureux. Géraud était dans le désespoir ; il s'agenouilla aussi, donna au missel un baiser, et c'était un A ; seconde, troisième épreuve, et toujours les mêmes lettres ; il y avait là quelque chose comme de la fatalité.

« Alors que le champ clos décide, dirent les chevaliers en mettant de côté le missel ; nous ne nous tuons pas l'un l'autre, il faut épérer. »

Et ces paroles firent frémir Ermeline ; elle était là, devant eux, frappée de stupeur comme devant une apparition surnaturelle, et elle n'eut que la force de dire :

« Non ! non ! »

Et voilà que dans ce moment de silence on entendit ce cri :

« Oublies, oubliés, où est-il ? »

C'était l'oublieux de la rue de la Licorne qui commençait sa tournée, ayant sur son dos son petit baril plein d'oublies, et au-dessus un cadran avec une aiguille pour jouer ; on le faisait souvent monter dans les soirées de famille, comme on fait aujourd'hui de la lanterne magique ; alors grandes personnes ou enfans, tous tiraient, et c'était une grande joie pour qui amenait les gros numéros.

« Oublies, oubliés, où est-il ? »

— Voilà le moyen trouvé, chevaliers, dit Ermeline, joyeuse de pouvoir empêcher le fatal champ clos. Alice, que l'on fasse monter l'oublieux. »

Et le petit oublieux ne se le fit pas dire deux fois ; mais quand il entra dans cette magnifique chambre, il en fut ébloui, et mit ses mains sur ses yeux comme les spectateurs éperdus de la Transfiguration. Le moment d'émerveillement passé, il mit son petit baril à terre en faisant l'éloge de ses oubliés.

Ses oubliés ! il s'agissait vraiment bien d'autre chose ; Ermeline était violemment émue, son destin était là ! elle place ses deux mains blanches sur le cadran fatal comme pour le bénir.

« A présent, chevaliers, que chacun de vous pousse l'aiguille ? »

— Laquelle, messire ? dit l'oublieux, la rouge ? »

Adhémar l'avait lancée d'une main tremblante, elle s'arrêta sur le *deux*.

« Et vous, messire, laquelle ? répéta l'oublieux, la blanche ? »

Et l'aiguille de Géraud marqua le *six*.

« C'est une demi-douzaine. »

Et l'oublieux se préparait à compter les oubliés.

« A vous, Géraud ! dit alors en soupirant Ermeline. » Et Adhémar alla se faire tuer aux guerres d'Italie.

ERNEST FOUINET.

Regards dans la Vie.

(IL VIVRE.)

PAR SAMUEL BACH *.

En 1819, j'étais un soir auprès de la maîtresse d'un superbe hôtel du noble faubourg. Il y avait un grand cercle chez la marquise de ***. Beaucoup de ces figures n'étaient pas entièrement effacées de ma mémoire; et quand la marquise me rappelait que celui-ci était l'ancien chambellan de l'impératrice, aujourd'hui devenu colonel; cet autre, naguère petit secrétaire de . . . , devenu ministre et pair de France, etc., je jetais une exclamation de stupide surprise. La bonne marquise riait de toutes ses forces de mon étonnement, et me disait : Le baron de Bach est un digne homme, et je vais le charger de vous amuser par la biographie de vos anciennes connaissances. »

M. le baron de Bach avait soixante ans, une figure bouffie et rouge, les cheveux poudrés à la mode d'autrefois, la taille courte et ronde; l'habit à la française, couleur puce, à paillettes, large jabot, manchettes, culotte courte et bas de soie blancs, et la fine épée, à fourreau peau de chagrin, au côté. Ses yeux pétillaient de vivacité et de malice; il souriait avec un air à lui, mais la bonhomie était répandue sur tous ses traits.

Après avoir reçu les complimens de la marquise, nous entrâmes dans une pièce où je passai réellement une soirée agréable avec mon cicérone, qui connaissait les anecdotes les plus piquantes du jour, et m'en montrait les héros.

Le lendemain, il me fit inspecter plusieurs bibliothèques particulières, et je le voyais constamment prendre des notes sur un portefeuille en maroquin rouge.

« J'ai ramassé quelques fonds, me dit-il, j'ai spéculé, et spéculé encore sur les livres. Quelques-unes des bibliothèques que nous

avons vues aujourd'hui vont être vendues : je les achète, ou du moins en grande partie. Je me retire de la société, et je fais le commerce. Mes amis diront ce qu'ils voudront. Je renonce même au titre de baron.

En effet, quinze ou vingt jours après, le baron de Bach avait pris un domicile rue Gît-le-Cœur; sur la porte on lisait en gros caractères : SAMUEL BACH, LIBRAIRE!

Pendant deux ans, je vis Samuel Bach deux ou trois fois la semaine. Je fis un voyage en Angleterre. En 1827, je reçus un billet de faire part et une invitation d'assister à la cérémonie funèbre de mon vieil ami, Samuel Bach, libraire, mort à 69 ans d'une attaque d'apoplexie.

Quelle n'a pas été ma surprise, il y a trois semaines, de voir une annonce d'un ouvrage intitulé *Il Vivre*, par le libraire Samuel Bach! Je n'eus rien de plus pressé que de courir rue des Grands-Augustins, n° 20, à la *France littéraire*, où se vend ce livre. M. Alfred Désessarts, l'un des rédacteurs, jeune et spirituel littérateur, m'apprend que Samuel Bach est vivant, très-vivant, et que c'est lui-même qui vient de publier son ouvrage. « Samuel Bach le libraire! mais il aurait soixante-dix-huit ans! — Vous plaisantez! à peine s'il en a vingt-trois. — Oh! pour le coup, c'est par trop fort! Faites-moi donner son ouvrage; je verrai bien ce qu'il en est » Et j'emportai le livre chez moi. Je cours chez la vieille marquise; elle était morte depuis quinze jours. Le soir je revois Alfred Désessarts et lui témoigne de nouveau ma surprise. « Venez demain au concert de Berlioz, j'y serai avec Samuel Bach. » Je fus exact; j'y trouvai avec mon ami un grand jeune homme aux cheveux noirs, à la figure pâle mais intéressante, au regard vif et plein d'esprit, à la parole rapide et incisive : je ne le connaissais pas. « Eh bien! Samuel Bach?... demandai-je. — Le voici : c'est monsieur. » Je me tourne vers ce jeune homme et le toise du haut en bas. « Vous êtes?... — Samuel Bach, me répondit-il. —

* Un beau vol. in-8°, chez tous les libraires.

« Tenez, ajouta-t-il, en tirant de sa poche un portefeuille de maroquin rouge, le même que j'avais vu à Samuel Bach; tenez, voici une lettre de vous écrite sur les ruines de Palmyre; en voici une de Broussa, en Bithynie; une autre de Constantinople; » et toutes ces lettres étaient bien les miennes; je n'en revenais pas!

Je me crus sous l'influence d'un rêve; mes idées se confondaient: je me sauvai. Je relus ce livre; je revis ce jeune homme. Je trouve son livre partout, je le rencontre lui-même dans tous les salons. Je me suis lié avec lui; c'est une amitié de quinze ans qui me semble toute fraîche, éclore depuis quinze jours.

Le baron de VALANTHIENNES.

Une Scène

A L'ATELIER DE DANTAN.

Le talent et l'esprit des charges de Dantan ont été admirés de tout Paris. Chacun, devant les magasins de Susse, a reconnu le portrait grotesque des célébrités de notre époque, parce que notre habile sculpteur a toujours eu l'adresse de choisir des hommes bien connus, en même tems qu'il saisissait le caractère distinctif de leur visage et de leur tournure. Jamais il ne s'est avisé d'user les traits malins de ses caricatures sur des personnages inconnus, il respectait trop son talent pour cela.

Cependant un beau jour, un homme de trente-cinq à quarante ans se présente chez lui. Recherché dans sa mise, il affecte une tournure nouvelle ou romantique. Ses cheveux sont taillés à la *mal-content*; une épaisse royale décore son menton. Sa figure ovale, d'ailleurs sans expression, porte toutefois un air de satisfaction et de suffisance, et la coupe élégante de ses vêtements décele et motive l'air de son visage. Sûr et content de lui, il s'exprime avec aplomb devant notre sculpteur.

« Monsieur, lui dit-il, vous qui connaissez toutes les actualités, vous devez

savoir qui je suis. — Monsieur, je n'ai pas cet honneur. — C'est étonnant; je suis l'homme le plus connu de tout Paris. Tous les journaux parlent de moi; ils font le plus brillant éloge de mes productions!...

— C'est possible, monsieur; mais je lis peu ces journaux!...

— Tant pis pour vous, monsieur, car ce sont eux seuls qui peuvent vous mettre au courant du goût du jour.

— Mais enfin, monsieur, à qui ai-je l'honneur de parler?

— Tous les jours, monsieur, la foule abonde chez moi. Je ne puis suffire aux demandes qui me sont faites de tous côtés: si vous lisiez les journaux des modes, vous verriez que toutes les princesses de la Russie s'adressent à moi, que toutes les cours étrangères m'envoient leurs commandes...

— Monsieur est artiste! dans quel genre?...

— Je n'ai nul besoin de vous le dire, monsieur, je vous plains de ne m'avoir pas reconnu à tout ce que je vous ai dit, et quand vous aurez fait ma charge, une charge quelconque, soyez sûr que l'on mettra de suite mon nom au bas. Mais n'oubliez pas ma royale et ma redingote coupée à l'anglaise!...

— Je ne crois pas, monsieur, au grand débit de votre buste, et je vous avoue qu'en ce moment mes nombreuses occupations ne me permettraient pas de m'occuper de vous...

— Mais vous voulez donc laisser votre galerie de célébrités incomplète?

— Oui, monsieur, pour l'instant.

— Cependant il m'est impossible d'attendre ma charge plus long-tems. Tous les artistes ont leur charge faite par vous; il me faut la mienne, monsieur. Je sais qu'il y a beaucoup de gens qui vous paient, monsieur, eh bien! je vous la paierai.

— J'ai déjà eu l'honneur de vous dire, monsieur, que je ne pouvais de quelque tems m'occuper de vous.

— Eh bien! monsieur, j'attendrai;

constances n'ont exigé aucune manifestation de son caractère, et tout-à-coup devenue si grande par l'infortune de son père. Comme on s'incline devant la sublimité du sentiment filial, peint avec tant de dignité et de dévouement dans la touchante jeune fille !

Pauline, la seconde nouvelle, est un tableau plein de grâce et de vérité, où sont tracés avec charme des détails d'intérieur qui se terminent par une scène largement frappée.

Et dans *Marthe*, ou *la Patience*, nous voyons quelles immenses ressources renferme la philosophie religieuse. Une pauvre créature, privée de tout ce que le ciel prodigue aux humains, possédant au plus haut degré les facultés aimantes, se voit l'objet constant des moqueries ou du dédain de ceux pour qui elle éprouve les plus affectueux sentimens. Opprimée par une belle-mère, rebulée de tous, elle se résigne, et rend le pardon pour l'outrage, l'amour pour la haine. Alors sa destinée s'embellit de cette abnégation, elle goûte dans son humble position des jouissances que les privilégiés du sort ne soupçonnent pas.

Enfin, *l'Amie des jeunes personnes* le sera aussi de tous ceux qui veulent dans un ouvrage la nature vraie, des pensées élevées, une raison gracieuse, et qui demandent des émotions profondes dues au pathétique des situations.

E. MARTIN.

REVUE POÉTIQUE.

La mode, rassasiée de gravures depuis qu'on les a tant prodiguées dans les œuvres littéraires, comme si le plus gracieux burin y suppléait à l'esprit, la mode, qui a

aussi ses caprices, place les deux volumes de la *Revue Poétique* de 1835 au nombre des livres d'étrennes les plus substantiels et les plus variés. Là, les images sont dans de beaux vers, de pittoresques descriptions, des tableaux dramatiques, pleins de chaleur et de mouvement, et dans un choix remarquable de poésies, ballades, légendes, anglaises, germaniques, danoises, polonaises, russes, scandinaves, italiennes, espagnols, portugaises, mexicaines, sans compter une élite de poésies orientales. Un recueil qui place à côté des noms de *Lamartine*, *Victor Hugo*, *Méry*, *de Pongerville*, *A. Guiraud*, *de Peyronnet*, *Émile et Antoni Deschamps*, *A. Béraud*, *Belmontet*, *Berton*, *Legouvé*, *Naudet*, *de Bonnechose*, *Ph. Charles*, de *M^{mes} Tastu*, *Valmore*, *Ségalas*, etc., ceux de *Byron*, *Walter Scott*, *Th. Moore*, *Wordsworth*, *Crabbe*, *Coleridge*, *Wilson*, *James Hogg*, de *miss Hémans*, de *miss Landon*, chez les Anglais; de *Goëthe*, *Schiller*, *Klopstock*, *Heine*, *Chamisso*, *Uhland*, etc., en Allemagne; de *Dherzavin*, *Zukowski*, *Mickiewicz*, *Silvio-Pellico*, *Manzoni*, *Mamiani*, *Hérédia*, etc.; un tel recueil, joignant à des chefs-d'œuvre littéraires une critique spirituelle et impartiale des œuvres poétiques du jour, doit être recherché comme le meilleur des keepsakes par les amis des lettres, qui ont attendu pour souscrire que les deux volumes de 1835 aient été complétés.

On souscrit au bureau central, chez *M^{me} veuve Dondey-Dupré*, libraire-éditeur, rue Vivienne, n° 2.

A ce Numéro sont jointes les planches 1218 et 1219.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec dix gravures par mois.
 Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Elranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
 On s'abonne au bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n° 2, et chez tous les directeurs de Postes des Départemens.
 Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT LOUIS, N° 16, AU MARAIS.